

DIX-HUIT ANS

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

OPUSCULE OFFERT AUX JEUNES GENS

par

MARIE-JOSEPH-ÉMILE

*par un Séminariste
de l'Épiscopat.*



PARIS

JACQUES LECOFFRE et C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, rue du Vieux-Colombier.

—
1857

Z

75

DIX-HUIT ANS

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE



PÉRIGUEUX, IMPRIMERIE D'AUGUSTE BOUCHARIE,
Rue Auberge, 12.

Marie-Joseph-Émile

DIX-HUIT ANS

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

OPUSCULE OFFERT AUX JEUNES GENS

par

MARIE-JOSEPH-ÉMILE

PZ1575

PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

JACQUES LECOFFRE ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, rue du Vieux-Colombier,

—
1857

E.P.
PZ 1575

C 0002816316

32A. 1575-16316

DEUTSCHE BIBLIOTHEK

AN DER UNIVERSITÄT DARMSTADT

DEUTSCHE BIBLIOTHEK

1575-16316

1575-16316

AN DER UNIVERSITÄT DARMSTADT

DIX-HUIT ANS

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

I

Et il avait dix-huit ans, et il disait :

J'ai dix-huit ans ! le champ de la liberté s'ouvre large devant moi.

J'ai dix-huit ans ! au loin tous les avis, au loin tous les conseils. Oh ! qu'il est heureux celui qui ne doit rendre à personne compte de sa conduite.

Je vois enfin tomber les chaînes que pendant dix-huit ans m'a imposées une obéissance importune.

Jeunes amis, et vous les compagnons fidèles de mes premières années, venez, accourez tous près de moi; venez, je suis libre, seul je suis mon maître, je ne connais plus ni bornes ni limites: j'ai dix-huit ans!

Libre enfin comme l'oiseau qui vole dans l'espace, libre comme l'air sur les montagnes, je vais dire adieu, et peut-être un éternel adieu, à tous ceux qui enchaînèrent ma liberté.

Loin de ces lieux qui me rappellent ma dure servitude, j'irai couler des

jours tranquilles et heureux, et pour long-temps je fermerai tous mes livres.

En vérité, je ne crois pas à mon bonheur. Soustrait pour toujours aux reproches de tout le monde, n'entendre plus une voix qui gourmande et conseille, être seul, seul au milieu des fêtes les plus attrayantes, seul enfin maître de sa vie, de ses moments, de ses pensées, de ses affections, c'est là, je crois, l'apogée du bonheur. J'ai dix-huit ans, et le bonheur me sourit.

Ainsi parlait, au sortir du collége, un jeune homme à l'âge de dix-huit ans, et quelques jours après il allait à Paris prendre place parmi les nom-

breux étudiants en droit, et il avait mis le comble à tous ses vœux : il était libre, et il n'avait que dix-huit ans.

Étant à Paris, il fut bientôt fatigué par les lettres pleines de bons conseils que lui écrivait sa vertueuse mère ou son vieux père, qui connaissait tous les dangers auxquels son fils se trouvait exposé.

Je ne comprends pas, disait-il, pour quoi l'on vient encore me tourmenter par des avis et par des observations. Sois sage, travaille bien, épargne ton argent, sois vertueux, choisis tes sociétés, écris-nous plus souvent : voilà autant de phrases banales qui remplis-

sent toutes mes lettres; et ma pauvre mère n'oublie pas d'ajouter : Fais tes prières, vas à la messe. En vérité, je n'y tiens plus; j'ai dix-huit ans; tout cela c'était bon quand j'étais dans la famille, à l'âge de douze ou de treize ans; mais maintenant, je suis à Paris, j'ai dix-huit ans, et puis mes camarades se moqueraient de moi, ils me traiteraient d'ermite, d'anachorète et de jésuite. A la place de ces exercices fatiguants, nous faisons des parties de plaisir, nous allons au bal, au théâtre et ailleurs.

J'ai dix-huit ans! Eh bien! si l'on voulait croire les parents et les vieux

moralistes, il faudrait tenir la robe de sa mère jusqu'à l'âge de trente ans; mais je ne suis pas de cet avis, et ils trouveront fort peu de partisans.

Et il avait dix-huit ans, et il disait :

Ce serait par trop ridicule qu'il fallût établir un courrier pour demander à sa mère la permission d'aller un soir au bal, un autre soir au théâtre, de fréquenter telle personne, d'aller en soirée, de faire telle emplette; ma foi, mon vieux père paiera mes dépenses. Bah, bah, contes de vieilles femmes que tout cela; ma fortune ne suffirait pas à cette correspondance.

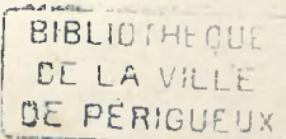
J'ai dix-huit ans! il ne faut pas être

si scrupuleux et se laisser ainsi brider la volonté ; il faut se mettre un peu au-dessus de cette maladie des parents qui voudraient régenter un pauvre jeune homme jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ; à dix-huit ans, l'on doit savoir, il me semble, ce que l'on a à faire ; on a déjà de l'expérience, et le jugement est assez développé. J'ai dix-huit ans !

II

Dix-huit ans!!!

L'avez-vous entendue la raison de dix-huit ans ? ou plutôt n'avez-vous



pas fermé vos oreilles à ces blasphèmes impies ? Quel égarement ! quelle illusion ! Quel ange, quel esprit de ténèbres a pu dicter ces paroles ? L'avez-vous entendue la raison de dix-huit ans ? Oh ! quel abîme de science et de connaissances variées !

Dix-huit ans ! Ce mot ne résume-t-il pas à lui seul toute la sagesse d'un Socrate et la gravité d'un Caton ? Brillants génies de l'antiquité et des temps modernes, inclinez-vous ; dix-huit ans ! c'est là l'apogée du jugement et de la raison ; dix-huit ans ! mais savez-vous qu'à dix-huit ans on comprend bien des choses ; on sait fumer, danser,

passer le temps dans des inutilités, dans des frivolités, et trop souvent, hélas ! dans des amusements coupables. On ignore peut-être le chemin de l'Église ; mais, en revanche, on connaît celui qui conduit au déshonneur. On lit couramment et avec passion les ouvrages obscènes et dégoûtants de nos impies romanciers, et on s'endort sur les pages sublimes de la Bible, en méprisant tout ouvrage dont l'auteur paraît être trop catholique.

Il est vrai, à dix-huit ans on sait bien des choses ; les parents ne peuvent plus rien apprendre à leurs enfants, et même, au besoin, taxés d'i-

gnorance, la raison de dix-huit ans ne se ferait pas scrupule de redresser le jugement de ces vieux radoteurs.

Belle science! admirables principes! doctrine infernale! à dix-huit ans, on sait, on comprend bien des choses; vraiment, j'avoue mon incrédulité; je ne la croyais pas si avancée dans le vice cette jeunesse de dix-huit ans. Insulter ses parents, leur désobéir, les déshonorer, les ruiner, faire pleurer sa mère, oui, la faire gémir et se lamenter sur sa conduite! mais savez-vous que c'est là une belle science; oui, vraiment, il faut avoir dix-huit ans pour prêcher, afficher par sa con-

duite, sinon toujours par ses paroles,
une si belle doctrine !

Continuez, jeunes têtes de dix-huit
ans, vous en savez assez; jouez-vous
de vos parents, méprisez-les, ne les
écoutez plus, vous avez dix-huit ans;
faites pleurer vos mères, oui, faites
couler leurs larmes; une à une vous
devriez les recueillir pour vous en faire
un breuvage ou pour les conserver
comme des perles précieuses; mais
non, faites-les pleurer, faites-les bien
gémir sur votre conduite, vous avez
dix-huit ans, vous êtes en droit; con-
duisez-les à la tombe, martyrisez-les,
celles qui vous ont donné le jour, et,

sils assassins de vos mères, montrez-vous ensuite au monde en disant :
Nous avons dix-huit ans !

III

Et à dix-huit ans il était à Paris.

Et chaque jour ajoutait un plaisir nouveau aux plaisirs de la veille, et il allait de fête en fête, de débauche en débauche, consumant sa fortune, son honneur et sa vie, et déjà son front accusait un âge avancé.

Il est vrai, il avait dix-huit ans, il se croyait tout permis, et l'infortuné ne sentait pas que tous les jours il pre-

naît un poison subtil qui usait lentement les organes de sa vie ; il s'étourdisait sur les conseils de sa mère chrétienne ; il traitait de chimères les lois de la religion, et même il méprisait et ne comptait pour rien les avis de ses compagnons de débauches, qui, aussi corrompus que lui, apportaient cependant quelque ménagement et quelque mesure dans leur conduite déréglée, car ils sentaient que la vie leur échappait, et que, loin d'être sur la route du bonheur, ils s'acheirmaient à grands pas vers la tombe.

Mais lui avait dix-huit ans ; il savait ce qu'il avait à faire ; les avis et les

conseils étaient un lourd fardeau dont il se débarrassait très-facilement ; et voilà que, loin de mettre, non pas un terme, mais quelque réserve dans ses désordres, ce malheureux jeune homme se plongeait de plus en plus dans les abîmes dégoûtants de la corruption la plus raffinée ; il ne se trouvait jamais rassasié ; jamais, je ne dis plus son cœur, mais ses sens n'étaient assouvis, ils demandaient toujours davantage.

Et lui avait dix-huit ans ; aussi rien ne leur était refusé.

Mais voilà que bientôt celui qui avait demandé la liberté en avait trop abusé pour en jouir long-temps encore.

Il n'avait que dix-huit ans; un feu dévorant lui brûlait les entrailles au milieu des douleurs les plus vives, les plus aiguës; ses yeux, à demi-clos et retirés au fond de leur orbite, jetaient parfois avec langueur quelques regards tristes et égarés; un cercle jaunâtre, sanguinolent et noir, gardait l'entrée de ces yeux coupables; un front soucieux, où la volupté, la jalousie et la tristesse avaient déjà tracé leurs profonds sillons; des joues hâves et creuses qu'avaient abandonnées les couleurs vives du jeune âge et les joies si douces d'un cœur pur et content; des lèvres destinées aux sourires de la fa-

mille, flétries maintenant et décolorées ; de longues mains sèches et effilées ; une voix rauque, caverneuse et oppressée ; une tenue sombre, triste, ennuée ; une marche chancelante, incertaine ; le dos voûté et les jarrets pliants : tel était le triste et touchant spectacle qu'offrait cet infortuné jeune homme presque à l'âge encore de dix-huit ans. A son aspect, à son approche, comme dit Lamennais, on aurait cru entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever un cadavre.

IV

Vigilance et Amour.

Or, il venait d'atteindre sa vingtième année, et sa pauvre mère désolée s'inquiétait de ce que son fils ne revenait pas. Oh ! comme elle aurait voulu le presser sur son cœur. Elle l'aimait tant, qu'elle était loin de soupçonner ses déordres. Mères chrétiennes dont les enfants vous ont quittées pour aller dans nos grandes villes, soyez moins rassurées sur leur conduite. Le souvenir de la famille et l'amour du toit paternel s'altèrent bien vite au milieu des plaisirs

étourdissants de nos modernes Babylones. Voyez le jeune étudiant qui vient au pays natal prendre quelques jours de vacances, ce ne sont pendant les premières semaines que fêtes et réjouissances; on s'amuse, on rit beaucoup; mais enfin le jour du départ arrive; sa mère en larmes lui fait de touchants adieux, et trop souvent, hélas! le jeune étudiant n'y répond qu'avec indifférence et avec froideur. Pourquoi? Ah! si vous êtes libre avec lui, il vous avouera ingénument qu'il commençait à s'ennuyer et qu'il lui tardait d'aller reprendre son train ordinaire de vie.

Si vous ne voulez pas plus tard ver-

ser des larmes bien amères et vous préparer des jours sombres et pleins de tristesse, entourez vos enfants, ô mères chrétiennes ! entourez-les dès l'âge le plus tendre de votre surveillance la plus active et la mieux entendue. Ne laissez pas à des mains étrangères, ou du moins le plus rarement possible, et toujours avec prudence, tout le soin de cultiver des plantes si délicates ; soyez orgueilleuses de faire vous-mêmes l'éducation première de vos jeunes enfants, ce sera peut-être un moyen de retenir parmi nous l'esprit de famille, qui, tous les jours, menace de nous abandonner.

L'enfant conservera toujours quelque souvenir des premiers principes qu'on aura jetés dans son cœur.

Vous aussi, pères de famille, n'oubliez pas que vous devez contribuer à la bonne éducation de votre enfant; soyez pour lui, je dirais presque plus qu'un père, soyez un ami zélé, tendre et dévoué. Les véritables amis n'ont rien de caché entre eux; n'ignorez donc, s'il est possible, aucune particularité de la conduite de votre enfant.

Et quand, vers l'âge de quatorze ou de quinze ans, bien souvent, hélas ! avant cet âge, vous verrez la physionomie de votre enfant devenir triste,

ses traits se contracter, son teint devenir pâle et terreux, son front se rider; quand vous le verrez fuir les divertissemens des enfants de son âge, les promenades au grand jour, les conversations animées, et que son plaisir et son bonheur sera de rester au lit dans une funeste indolence, apprenez que le ver des mauvaises passions a déjà piqué votre enfant; et alors, pourvu qu'il ne soit pas trop tard, avec adresse et habileté, sans lui apprendre le mal, retirez par vos conseils de père et d'ami, retirez votre enfant du précipice où chaque jour il ensevelit l'espérance d'une robuste santé, en se mé-

nageant la triste et déchirante fin d'un jeune poitrinaire au printemps de sa vie ; donnez-lui de nombreuses distractions, fatiguez-le par la variété des promenades et des amusements ; craignez pour lui, craignez surtout l'oisiveté, qui engendre et donne naissance, en les alimentant, à toutes les mauvaises passions. Ayez la force et le courage de supporter le reproche d'être sévère en interdisant à votre enfant ces promenades au loin avec d'autres camarades dont vous ne connaissez pas suffisamment la conduite, et, sous ce rapport, ne soyez pas trop confiant, car, au foyer de famille comme au col-

lége, les mauvaises compagnies gâtent et corrompent les enfants.

Veillez donc toujours sur les vôtres. Surveillez et leurs entretiens et leurs petits complots. Qu'aucun de leurs mouvements, pour ainsi dire, n'échappe à votre vigilance; en un mot, prémunissez vos enfants contre les habitudes vicieuses et leurs effets terribles.

Mais c'est surtout à l'âge de dix-huit ans qu'il faut redoubler de sollicitude et de zèle. Sans doute parfois la chose est fort difficile, souvent peut-être même impossible. N'importe, l'amour d'un père et d'une mère doit être ingé-

nieux, inventif. Veillez donc toujours selon toute la facilité que vous aurez de le faire. Ayez, si vous le pouvez, ayez alors avec vos enfants une digne familiarité; soyez leurs amis les plus ouverts pour qu'ils soient moins cachés envers vous. Ne croyez pas facilement à la sagesse et à la prudence de la raison de dix-huit ans, vous rappelant cependant que parfois, en ayant l'air de croire les hommes meilleurs qu'ils ne sont, c'est un moyen de les engager à faire quelques efforts pour soutenir cette réputation qu'ils savent bien ne pas mériter. A l'âge de dix-huit ans, où le cœur du jeune homme est un

volcan ouvert d'où cherchent à s'échapper à chaque instant les feux les plus brûlants des plus ardentes passions, à cet âge, dis-je, veillez, veillez plus que jamais.

V.

Et il n'avait que vingt ans, et son heure était venue.

Un soir, il se retira plus tard que de coutume de ses orgies et de ses débauches, la tristesse sur le visage et la rage dans le cœur.

A peine rentré dans sa chambre, il parut être sous l'influence d'un accès de folie ou de désespoir. Il parcourait

bruyamment sa modeste cellule, renversant et brisant ce qui tombait sous sa main. A ce bruit se joignaient parfois des cris, des pleurs et des soupirs étouffés. Or, l'infortuné jeune homme venait d'accepter un duel.

Et il n'avait que vingt ans !

En face de cette pensée, il écumait de rage ou tremblait de tous ses membres, et plus il voulait l'éloigner de son esprit, plus il se voyait en présence de son adversaire ; il lui semblait sentir la balle meurtrière, et déjà il éprouvait les angoisses d'une mort prochaine.

Enfin, harassé de fatigue, épuisé,

sans force et presque sans connaissance, il se jette sur son lit; nouveau genre de tortures, des douleurs vives, aiguës, déchirantes, s'emparent de ses entrailles; il s'agit, il se roule par terre, les douleurs deviennent plus violentes, un feu brûlant se déclare, il blasphème, il crie, inutiles efforts; il appelle la mort pour terminer ses souffrances atroces, et à chaque aiguillon de la douleur il espère succomber. Vain espoir; la plus honteuse et la plus douloreuse des maladies le torture et le consume.

Pauvre jeune homme de dix-huit ans!

VI

Un duel au bois de Boulogne.

Pendant ces scènes déchirantes, le jour avait paru, et bientôt un de ses amis frappe à sa porte, entre et lui dit : « On n'attend plus que toi; tout est prêt, dépêchons-nous. — Qu'on attende à demain, s'écrie le pauvre malade; je n'ai pas encore pris de sommeil, et mes anciennes douleurs, s'étant réveillées plus violentes, me forcent à garder le lit; à demain, à six heures, je serai le premier, je l'espère, au bois de Boulogne. »

En effet, le lendemain matin, ses vives douleurs s'étant un peu calmées, il prend un fiacre, se dirige sur le bois de Boulogne, et arrive à l'heure indiquée.

En le voyant pâle et défiguré, ses amis l'engagèrent à différer le combat.
« Que je meure, dit-il d'une voix égarée; que je meure aujourd'hui ou demain, cela m'est indifférent; la maladie qui me dévore ne me promet pas de longs jours; au contraire, il faut se battre à l'instant, et peut-être ainsi je m'épargnerai les terribles douleurs de la plus affreuse des maladies. A distance; battons-nous sans délai. »

Et en disant ces mots, dictés par le délice et le désespoir, il parut plein de courage.

Le sort le favorise; il tire le premier, et sa balle va frapper au front son jeune adversaire; il le voit tomber, et, saisi d'épouvante, il chancelle et tombe lui-même à son tour en disant : « Malheur à moi! je suis assassin! »

Ses amis accourent, et le portent plus mort que vif dans son fiacre. On se rend à Paris; mille soins lui sont prodigues, et ce n'est qu'après quelques heures d'une espèce de léthargie qu'il reprend connaissance. Il croyait avoir dormi et avoir fait un rêve.

Mais, hélas! il se trouvait dans une triste réalité, sans pouvoir échapper aux sinistres réflexions qui vinrent alors l'assaillir. Il croyait à chaque instant voir se lever devant lui le cadavre ensanglanté de son adversaire ; il croyait entendre ses parents lui demander compte du sang de leur fils ; il lui semblait voir sa propre mère en larmes lui reprocher tous ses crimes et son ingratitude. Et la suite de tous ses désordres passant devant lui comme dans un tableau, il devint tout à coup taciturne et rêveur.

Au milieu de cette agitation intérieure, sous prétexte qu'il se sentait

beaucoup mieux, qu'il n'avait plus besoin de personne, il pria ses amis de se retirer, de le laisser seul, car il avait envie de reposer.

VII

Projet de suicide.

Abandonné à lui-même, ce malheureux jeune homme se ferme dans sa chambre, et dans un moment de désespoir, pour couronner tous ses débordements, il forme l'odieux projet d'attenter à ses jours.

Plein de cette affreuse pensée, il se

penche sur son lit, les yeux baignés de larmes. « Je suis perdu, dit-il; j'ai tué un homme! Si ma mère le savait, elle ne voudrait plus me voir, elle me donnerait sa malédiction. Que vais-je devenir? Je puis à chaque instant tomber sous le fer vengeur d'un parent de ma victime. Que vais-je devenir, en proie à une honteuse maladie qui me déchire, me brûle les entrailles, au milieu des douleurs les plus aiguës? Une seule chose me paraît nécessaire en ce moment : c'est de me soustraire le plus tôt possible par la mort à la honte et à la douleur.

» Oh! maudit soit le jour qui flétrit

mon honneur en me léguant de si atroces souffrances, et aussi celui où j'ai fait couler le sang. D'où vient qu'aujourd'hui la volupté n'a plus pour moi de charmes, d'où vient que les plaisirs ne peuvent plus me distraire ? Ah ! il est trop tardif ce dégoût. Maintenant, plus de remède ; triste destinée, à vingt ans porter la mort dans son sein, n'avoir que quelques instants à vivre ! O désespoir, malédiction, que ne me suis-je frappé moi-même en frappant mon ennemi ? Quelles douleurs ! quel feu ! quel brasier ! j'ai une fournaise dans les entrailles. Infortuné que je suis, que n'ai-je écouté les conseils de ma mère !

Ah! plaisirs perfides, quel terrible poison vous cachez sous quelques fleurs ! Que n'ai-je ressenti ces déchirements le premier jour où je me suis permis d'abuser de la vie ? Peut-être en ce moment je ne serais pas en proie aux plus vives angoisses et dans les bras de la mort, car, sans aucun doute, j'aurais pour toujours dit adieu aux plaisirs et à la volupté.

» Plus d'espoir, tout est fini pour moi ; je sens la vie s'échapper et s'enfuir sous mes pas ; la mort me surveille et ma tombe se creuse. Tous mes regrets sont superflus, mes réflexions inutiles ; il faut tomber dans l'abîme

que j'ai creusé sous mes pas ; il faut que j'arrête ici tous mes désordres, il faut que j'échappe à la honte et à la souffrance en quittant une vie désormais insupportable. »

VIII

Entrevue.

Il était plongé dans ces mille réflexions quand tout à coup, s'entr'ouvrant subitement, la porte de sa chambre laisse entrer une personne. A sa première vue, il pousse un cri et tombe évanoui en disant : « Je suis perdu, voilà... voilà ma mère ! »

En effet, c'était sa vertueuse mère, qui, n'ayant pas de ses nouvelles depuis trois mois, était venue à Paris savoir ce qu'était devenu un fils qu'elle aimait tendrement, un fils unique.

Pauvre mère! depuis trois jours à Paris, elle n'avait pu découvrir la demeure de son fils, quand par hasard, en passant dans la rue, elle entendit ces mots : « C'est M. Ferdinand qui a tué l'autre. »

A ce nom, elle s'élance vers la personne qui a parlé, s'informe du nom de famille de ce Ferdinand, et a le bonheur et le regret d'apprendre que ce jeune homme est bien celui que son

cœur de mère cherche. Elle a bientôt franchi les innombrables marches d'un petit escalier pour aller serrer dans ses bras un fils ingrat qui se meurt.

Emue jusqu'aux larmes, cette tendre mère prend son fils dans ses bras : « Ferdinand, regarde ta mère, dis-moi que tu m'aimes encore. O mon fils, parle-moi ; ô mon Dieu, rendez à mon amour cet objet de ma tendresse. » Et Ferdinand, immobile, ne donnait aucun signe de vie. Désolée, éperdue, elle croit tenir un cadavre, et son cœur de mère, broyé par la douleur, donne un libre cours à ses sanglots et à ses gémissements. Cependant, au

milieu de ses soupirs et de ses larmes, elle applique ses lèvres sur les lèvres de son fils, comme pour lui donner une seconde fois la vie ; mais, ô douce surprise ! il respire encore ; vite elle l'expose au grand air et le rappelle peu à peu de son évanouissement.

Quand de nouveau il a pu reconnaître sa mère, il a poussé un second cri déchirant accompagné de ces paroles : « Retirez-vous, ma mère ; votre fils est indigne de vous. » Sa mère le serre davantage, ses baisers redoublent accompagnés de consolantes paroles : « Mon fils, ne crains rien, tout t'est pardonné, j'oublierai tes égarements ;

ne songe qu'à m'aimer si tu ne l'as pas encore fait ; Ferdinand, mon fils, mon pardon n'est rien si Dieu ne te pardonne. »

— « Ah ! si tu savais, bonne mère, comme je souffre, si tu connaissais la conduite de ton fils, tu fuirais loin de ces lieux, tu ne voudrais plus me voir. »

— « Je sais tout, mon fils, et je te pardonne. Remercions la Providence de t'avoir conservé à la vie. Dieu est si bon, il te pardonnera. »

— « O ma mère, il n'y a plus de pardon pour moi, je suis trop criminel ; Dieu est bon, sans doute, mais il

est juste ; je l'ai trop outragé, il va me punir. »

Cette pauvre mère, les larmes aux yeux, s'échappe un instant et envoie chercher le prêtre le plus voisin. Il n'est pas long-temps à venir ; et bientôt, entrant dans la chambre du malade, il aperçoit un jeune homme maigre, égaré, et se débattant au milieu des plus affreuses douleurs. Sa mère, à genoux, lui parlait de Dieu.

Quand le prêtre veut s'avancer, Ferdinand, troublé, se couvre le visage en criant : « Inutile ! inutile ! Dieu m'a condamné, je suis trop coupable, je suis assassin. »

— « Mon enfant, lui dit le prêtre, à tout péché miséricorde; Dieu est bon, il vous pardonnera. En mourant sur la croix, Jésus-Christ pardonne à ceux qui l'ont crucifié. Bon jeune homme, écoutez-moi, écoutez votre pieuse mère. »

— « Ah! monsieur, vous ne savez pas tout; non, Dieu ne me pardonnera jamais; je suis perdu, perdu pour toujours! »

— « Mon enfant, à tout péché miséricorde. Auriez-vous commis les plus grands crimes, auriez-vous indignement profané le corps divin de Jésus-Christ dans son tabernacle, auriez-

vous porté une main homicide sur votre sainte mère, mon fils, Dieu vous pardonnerait encore si le repentir gagnait votre cœur; à tout péché miséricorde. »

Et le jeune homme écoutait plus attentivement, et sur son visage on voyait les signes d'une lutte intérieure. Et le prêtre, saisissant le travail de la grâce, serre affectueusement la main du malade. « Mon enfant, lui dit-il, courage, courage; détestez vos désordres passés, et Dieu les oubliera.

— J'ai commis tant de crimes, que je n'ose en espérer le pardon.

— Ayez confiance ; à tout péché miséricorde. »

Et, jetant un regard sur sa mère à genoux, le jeune homme vaincu verse un torrent de larmes en s'écriant : « Serait-il possible ? Que ton amour est puissant, ô ma mère ! »

— « Mon fils, écoute ce bon prêtre, et qu'au pardon de ta mère s'ajoute celui de Dieu ; il t'aime plus que moi. »

A ces mots, la mère se retire, et le prêtre, se penchant sur le lit du jeune homme, lui adresse des paroles affectueuses et pleines de consolations.

Après un court entretien sur la vie des étudiants, il lui parle de la fa-

mille, il lui rappelle les doux et pieux enseignements qu'il reçut sur les genoux de sa vertueuse mère. Il lui rappelle le beau jour de sa première communion. A ce souvenir, Ferdinand, attendri, verse des larmes et laisse échapper ces mots : « Ah! que j'étais heureux! »

— « Eh bien, bon jeune homme, reprit le prêtre, vous pouvez encore goûter ce bonheur. Ecoutez-moi seulement, et répondez à mes questions. »

Alors commence entre eux ce dialogue divin, cet entretien sublime où un cœur fatigué par le monde, déchiré par les remords, tourmenté par les

passions, exposé aux attaques meurtrières de la haine et de l'envie, vient chercher un cœur d'ami, un cœur de prêtre qui sache compatir à ses malheurs, comprendre ses égarements et le relever avec indulgence de ses chutes nombreuses, un cœur où il vienne chercher des consolations, des encouragements avec la paix et le pardon de Dieu. O prêtres de Jésus-Christ, comprenez bien votre tâche quand, s'échappant du milieu des plaisirs étourdissants du monde, un bon jeune homme vient dans le secret vous confier les égarements de sa vie et déposer dans votre cœur le fardeau qui l'acea-

ble; soyez alors de véritables pères, ce n'est pas assez, ayez des entrailles de mères.

Ferdinand avait à ses côtés un de ces prêtres doux et affables, fermes au besoin, au caractère franc et loyal, qui, sans transiger avec les pécheurs, ont de ces ménagements affectueux qui gagnent toujours la confiance et font aimer la religion. Aussi Ferdinand, pour en obtenir le pardon, lui raconta toute la suite de sa vie dissipée avec cette liberté, cette familiarité que provoque naturellement le cœur d'un véritable ami.

Au sortir de ce colloque suave et

mystérieux, Ferdinand, plein de joie, se jette au cou du saint prêtre en lui disant : « Vous me rendez la vie; je n'ai plus peur de mourir. Je partirai maintenant avec joie et bonheur. Cependant, je demande à Dieu, s'il est possible, qu'il m'accorde quelques mois encore pour réparer, par ma bonne conduite, une partie du mal que j'ai fait et pour détourner quelques amis du sentier honteux du crime et de la volupté. Oui, mon Dieu, je suis résigné à votre volonté. Ah! que n'ai-je connu plus tôt votre miséricorde, votre bonté et votre justice! Que vous êtes terrible pour le libertin;

mais aussi que vous êtes bon pour ce-
lui qui suit vos commandements ou
revient à vous quand il a eu le mal-
heur de vous quitter. Non, mon Dieu,
jamais je n'aurais soupçonné tant de
consolations dans l'obéissance à vos
lois. Prêtre de Jésus-Christ, mon libé-
rateur, mon maître et second père,
venez souvent, venez m'instruire plus
au long dans les profonds mystères de
la religion catholique. Venez m'initier,
pendant les quelques jours qu'il me
reste à vivre, aux ineffables délices du
Paradis. Je sens que la vie m'aban-
donne, et il me semble que Dieu per-
mettra qu'un jour, malgré mes désor-

dres, je puisse jouir de ce bonheur infini dont vous m'avez parlé. Ah ! que ma mère va être heureuse ! »

À ces mots, le prêtre zélé l'introduit et disparaît.

— « O ma mère, s'écrie Ferdinand, que tes prières sont puissantes ! Sans doute, tu priais alors que je poursuivais le cours de mes folies. Prosternée aux pieds de quelque autel à Marie, tu gémissais sur les égarements d'un fils indigne de ton amour. Que de larmes amères je t'ai fait verser, que de sanglots, que de soupirs dont j'ai été la cause, et pourtant j'étais encore aimé ! L'amour d'une mère a protégé

mes jours. Mon Dieu, pourrais-je jamais reconnaître tous vos bienfaits! »

En disant ces mots, il fond en larmes, et sa pauvre mère, brisée par la douleur, et fortifiée cependant par un rayon d'espérance, ne peut retenir son émotion dans une scène si touchante.

Elle voudrait commander à la nature, paraître forte, courageuse, et s'interdire les pleurs pour mieux tranquilliser son fils; mais la nature l'emporte, et, se penchant sur son lit, elle couvre de baisers son visage décharné, mêle ses soupirs à ses soupirs, ses sanglots à ses sanglots, et ce mutuel épan-

chement de cœur fait du bien à leur âme.

Pauvre mère ! elle se relève hors d'elle-même, abattue, fatiguée, sans pouvoir dire une parole et l'œil toujours attaché sur son fils bien aimé.

IX

Les derniers adieux.

Après quelques jours de repos et de tranquillité, les médecins les plus distingués de Paris furent consultés, et, avec leurs ordonnances, Ferdinand et sa mère gagnèrent une jolie petite maison de campagne située dans une de nos

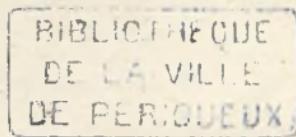
belles provinces du midi. Là, pendant quelques mois, les amis de Ferdinand vinrent souvent le visiter et le distraire; mais tous, en le quittant, se regardaient et disaient : « Quel squelette, quel cadavre ! il tombera avec les feuilles d'automne. » Et l'on se trouvait alors dans les chaleurs de juin.

Il faut dire, à la louange de ce jeune homme, que, malgré ses infirmités, il avait la force et le courage de donner des conseils à ses amis et de les détourner du vice; et, pouvant se promener, il allait le dimanche à la messe édifier tout le monde. Ses conversations ne respiraient plus que la piété

et l'amour de la vertu. Il aurait fallu l'entendre parler sur les plaisirs du monde, et l'on aurait compris la morale de la religion catholique.

Jeune poitrinaire de vingt ans, il allait parfois, aux beaux jours, errer à travers la campagne pour bercer son imagination dans des rêves poétiques. Et il lui arrivait souvent, dans un langage empreint de tristesse et de mélancolie, de faire ses adieux à la belle et riche nature qui l'entourait, et de laisser échapper, sur un ton plaintif et attendrissant, les mille sentiments qui assiégeaient son cœur. Mais tous ses chants, aussi harmonieux qu'ils

fussent, ne purent attendrir la mort,
et aux derniers jours de l'automne se
firent les derniers adieux, et la reli-
gion consacra cette séparation déchi-
ranté en donnant l'espérance de se re-
voir au ciel !



FIN.

join us, will be trying our strength
to the uttermost, to see if we can't
kick you off the stage, or if you
will, consider, who the public people
are who are to be the
chief sufferers in this business.

This is all.

Yours very truly
John C. Frémont

179

John C. Frémont
179
1856

TABLE DES MATIÈRES.

I.	Et il avait dix-huit ans, et il disait.....	4
II.	Dix-huit ans.....	11
III.	Et à dix-huit ans il était à Paris.....	16
IV.	Vigilance et amour	21
V.	Et il n'avait que vingt ans, et son heure était venue.....	29
VI.	Un duel au bois de Boulogne.....	32
VII.	Projet de suicide	36
VIII.	Entrevue	40
IX.	Les derniers adieux.....	56

90

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

I
1